1

Hodei avait dix ans, et il vivait dans une ferme avec ses parents, dans un pays de montagne. C'était le mois de septembre, et depuis deux semaines il était rentré à l'école dans le bourg voisin, où il se rendait tous les matins avec le car scolaire, qui en fin de journée le déposait dans son village. À la maison et dans le voisinage il parlait basque, mais en classe il fallait parler l'autre langue.

En dehors de l'école, il ne voyait pas ses camarades de classe. Il ne fréquentait pas non plus son grand frère Peio, interne dans un collège basque avec ses propres amis, et il ne voyait pas le labrador de la famille, qui aidait son père à s'occuper des bêtes, ni le chat, qui ne quittait jamais la cuisine.

Ainsi, la plupart du temps il se trouvait seul, ce que ses parents considéraient comme une faute, et ils ne manquaient jamais une occasion pour le lui dire.

Pourtant il se sentait très bien quand il partait seul dans le bois, comme il l'avait fait jour après jour l'été précédent. Il connaissait le nom de chaque essence, et avec certains arbres il parlait. Il imitait aussi les langues des oiseaux.

Au cimetière qui jouxtait l'église du village, il réussit à enseigner quelques éléments de basque à une corneille. Mais cela donna lieu à un scandale, car la phrase préférée de cette créature insolente, qu'elle proférait perchée sur des stèles funéraires, était : « Je vous attends. » Les gens qui rendaient visite aux morts trouvaient cela de fort mauvais goût, et même un peu effrayant, de sorte qu'ils s'organisèrent pour chasser le prophète de malheur.

Un vieux pommier se dressait à côté de la maison, et un samedi après-midi où Peio était là, leur père demanda aux deux frères d'en cueillir les fruits, car il voulait, comme chaque année, les vendre à une cidrerie. Hodei trouva l'arbre très beau et

majestueux, et se mit à travailler avec application et un sentiment de bonheur. Mais en fin de journée, lorsqu'il contempla les rameaux, déchus de leurs joyaux rouges, et dont les feuilles commençaient déjà à se dessécher, il fut saisi d'une grande tristesse.

La personne de sa famille qu'il aimait le plus, c'était sa grand-mère. Elle était veuve, et habitait à l'autre extrémité du village, dans la maison où elle avait vécu avec son mari. Son fils était parti dans une ville lointaine, et il ne lui restait au pays qu'une fille, la mère de Hodei. Maintenant qu'elle était très âgée, elle ne faisait plus de visites, mais elle était toujours heureuse d'en recevoir.

Un mercredi après-midi, lorsque Hodei sonna à sa porte, elle sauta presque de joie en s'apercevant que c'était lui. Elle le fit entrer, et lui prépara un chocolat chaud, qu'elle servit avec des biscuits faits maison. Enfin, se rendant compte qu'il avait envie de lui parler de quelque chose de précis, elle lui dit :

– Tout va bien, Hodei ?

– Moyennement.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je n'aime pas l'école. On n'y parle pas notre langue.

– Bientôt tu iras dans le même collège que ton frère. Là on parle basque.

– Il y a autre chose encore.

– Dis-moi.

– Maman et papa veulent que je sois heureux.

– N'est-ce pas normal ?

– Mais ils me rendent encore plus triste.

– Que te disent-ils ?

– Que je ne dois pas rester seul. Que je dois avoir des amis.

– N'est-ce pas bien d'avoir des amis ?

– Les amis que j'aimerais avoir, je ne les ai pas rencontrés. Les jeunes que je connais, je n'ai pas envie qu'ils soient des amis. C'est pourquoi je préfère rester seul.

– On est heureux quand on aime des gens. Mais si tu ne connais pas ceux que tu pourrais aimer, je vois peut-être quelqu'un qui pourrait te guider.

– Qui ?

– La dame qui habite dans le bois de Hautsak.

– La Sorcière ?

– On l'appelle ainsi parce qu'elle sait des choses. Mais elle n'est pas méchante.

– C'est elle qui pourrait m'aider ?

– Ce n'est pas impossible.

– J'aurais peur de la voir.

– Quand on sait où on doit aller, il ne faut jamais avoir peur.